

S. DENIS ET SES COMPAGNONS

Dimanche 11 octobre 2020

Nous célébrons aujourd'hui à Paris le *dies natalis* de notre 1^{er} évêque, Denis, à qui est consacrée dans notre église la chapelle du transept, avec une toile majestueuse de Joseph-Marie Vien. Nous le voyons prêcher, mais aussi subir le martyre. Son nom lui a d'ailleurs valu d'être confondu avec Denis l'Aréopagite, disciple de S. Paul au 1^{er} siècle, en qui on a vu aussi Denis le Mystique, moine théologien du 6^e siècle : un vitrail de la chapelle du S. Sacrement nous le rappelle. Il semblerait plus simplement que cet évêque missionnaire ait vécu au 3^e siècle et soit effectivement venu de Grèce, ce qui correspond bien à ce que nous savons de la première évangélisation de la Gaule, accomplie par des chrétiens venus d'Orient. Si aucun texte antique ne donne de détails sur l'évêque Denis et sur la première communauté chrétienne de Paris le patronyme des clercs que nous honorons aujourd'hui atteste l'origine étrangère de ces missionnaires de l'Évangile : à *Dionusios*, nom typiquement grec, s'ajoutent ceux du diacre *Eleutheros*, lui aussi grec, *Liber* en latin, *libre* ou *affranchi* en français, et du prêtre *Rusticus*, nom lui typiquement latin.

Nous retrouvons ici une caractéristique de la civilisation chrétienne : elle n'a pas son centre en elle-même, elle est foncièrement décentrée de soi, elle fait droit à une altérité fondatrice. Car, culturellement, Rome trouve son centre et sa source en Athènes et, spirituellement, en Jérusalem. L'Europe, romaine d'abord, chrétienne ensuite, s'est construite dans une sorte de secondarité. A la différence de civilisations comme celle de l'Égypte ou de la Chine, pour ne citer qu'elles, elle n'a pas son centre en elle-même, elle n'est donc pas statique, repliée sur elle-même. Au contraire, du fait qu'elle a son centre ailleurs, elle est ouverte à l'altérité. Cette altérité est le fondement de sa dimension missionnaire.

La culture chrétienne, engendrée par l'Église, repose donc sur le dialogue et le dialogue fondateur entre Dieu et l'homme. Ce dialogue n'est pas une aimable conversation de salon, un échange de vues poli entre gens bien élevés. Il est dissymétrique et revêt souvent un caractère rugueux. Car Dieu est Dieu et nous, nous ne sommes que des créatures. L'archétype de ce dialogue, nous le trouvons dans la Bible. Dans l'Ancien Testament d'abord. A un Abraham tranquillement installé, le Seigneur dit : « Va, quitte ton pays » ; à un Moïse interrogateur face au buisson ardent, il coupe court et ordonne : « Fais sortir d'Égypte mon peuple ». Dans le Nouveau Testament, on ne cesse de relever l'ascendant de Jésus sur ses interlocuteurs jusques et y compris au moment de son arrestation lorsque la cohorte s'effondre sur elle-même lorsqu'il prononce le Nom divin : *ego eimi, je suis*. Et le mot Église lui-même, qui désigne les interlocuteurs de Dieu devenus ses enfants, signifie *convocation*. S'entendre dire que l'on est convoqué, c'est découvrir que l'on est le destinataire d'un bien curieux dialogue ! Et n'objectons pas à cette asymétrie la quiétude de l'oraison : on sait bien que le Seigneur nous arrache à nous-mêmes pour nous provoquer à la conversion. S. Thérèse d'Avila et S. Ignace de Loyola, parmi tant d'autres, en surent quelque chose, eux qui furent jetés sur les chemins de la Contre-Réforme à cause de l'amour que le Seigneur avait mis en eux !

Ce dialogue du chrétien avec son Dieu est un appel à percevoir et une réponse à donner. Le cœur du système, disons-le tout de suite, c'est l'eucharistie. Cloches et carillons n'ont pas qu'une fonction décorative : ils disent quelque chose de central sur l'Église : elle est *ecclesia*, c'est-à-dire convocation, et nous ne formons un corps, le Corps mystique du Christ, que parce que nous sommes convoqués en assemblée, pour être réunis autour du Père qui nous appelle, par le Fils qui nous rassemble comme le bon Berger, grâce à l'Esprit qui nous adapte les uns aux autres en une construction harmonieuse dans la charité. C'est le mouvement premier qui fait d'une multitude une unité, d'une foule un peuple, d'une masse un corps. Là, nous nous unissons au Christ, Tête de ce Corps, qui offre par nous le sacrifice au Père. Là, nous réalisons nos possibilités les plus hautes, le prêtre représentant le Christ s'offrant au Père, lui et les fidèles reproduisant ce même mouvement d'offrande filiale tandis que la grâce capitale du Christ se répand dans tous les membres, notamment

par la sainte communion. Mouvement second qui se poursuit alors à travers *l'ite, missa est* bien au-delà de l'édifice qui nous abrite maintenant. La *convocatio* aspire les baptisés vers l'église, *l'ite* les envoie par delà ses murs, comme un battement de cœur, et pas seulement pour stationner sur le parvis, mais jusque dans leurs familles, dans leurs lieux de travail ou de loisirs. Chaque baptisé devient alors une icône de la communauté qui l'a tiré au-dessus de lui-même, qui l'a transfiguré, qui l'a métamorphosé en un autre Christ.

Chaque baptisé devient alors un étendard dressé dans la morne plaine de ce monde postmoderne, étendard autour duquel peuvent se rallier ceux qui reconnaissent à travers lui la présence salvifique du Christ. L'eucharistie nous députe au témoignage dans une société qui prétend se passer de Dieu et réduire l'Église à l'insignifiance, comme on va encore le voir avec les discussions sur l'euthanasie. L'Église doit se rendre à nouveau visible. Une visibilité salutaire, pourrait-on dire, car l'homme postmoderne sait désormais qu'il est malade, avec son masque sur le nez. Mais son problème, c'est qu'il ne veut pas du remède que le Médecin divin veut lui administrer par l'entremise de l'Église. Si bien que le témoignage des chrétiens s'apparente de plus en plus à ce que l'étymologie grecque du mot suggère: le martyr. Un témoignage, un martyr, auquel nous ne pouvons nous dérober. Un témoignage qui n'a jamais été aussi nécessaire qu'en ce temps de confusion intellectuelle, mentale, morale, religieuse. Un témoignage qui n'est pas condamné d'avance au motif que nous serions devenus une minorité. L'histoire a montré que ce sont les minorités qui sont les plus actives et les plus créatrices. Mais à condition qu'elles prennent le contrôle du monde de la culture.

Pour que ce témoignage ne dégénère pas en activisme et participe au contraire de la fécondité de la croix, il faut qu'il soit le fruit d'une intense recherche de Dieu : pas d'envoi sans convocation préalable, pas de mission sans adoration, pas d'apostolat sans participation au sacrifice eucharistique. Plus notre recherche de Dieu sera désintéressée, plus elle attirera les âmes. Telle fut l'expérience des Pères du désert, ces premiers moines qui attirèrent une foule de disciples dans leurs ermitages, telle fut l'expérience d'un S. Bernard ou d'un S. François. Comme le disait Benoît XVI dans son discours mémorable aux Bernardins, en 2008, à une époque de changement de civilisation, ce sont ceux qui cherchaient Dieu de tout leur cœur et de toute leur intelligence qui ont contribué à bâtir la civilisation nouvelle. Il l'ont fait comme par surcroît, parce que, dans leur travail intellectuel et dans leur travail manuel, ils visaient ce qui porte l'homme vers l'éternité.

En venant à la messe, soyons de ces chercheurs de Dieu, capables de le trouver afin d'être envoyés comme témoins de la grâce. Solidement enracinés dans l'eucharistie, d'une eucharistie si possible quotidienne, vivons de ce battement d'amour, de ce double mouvement qui nous convoque à l'église et qui nous envoie, ce double mouvement qui caractérise la vie chrétienne. N'est-ce pas ce à quoi nous invitait l'évangile que nous venons d'entendre : « Allez dans le monde entier. Prêchez l'Évangile à toutes les nations ».